

NUMÉRO DU CAHIER : 1

CHERCHEUR : Claudine QUÉMAR

COTE N.A.Fr. : 16641

DATE : janvier 1977

Nombre de feuillets	72 (mais 71 seulement foliotés par la B.N. : le 1er vierge n'est pas folioté).
Cahier rédigé à l'endroit	X
Cahier rédigé à l'envers	X
Partie rédigée à l'endroit	1 v° à 13 r° (1 r° est vierge).
Partie rédigée à l'envers	71 v° à 18 v°.
Feuillets restés vierges	26 rectos (dont 6 dans la partie endroit); 15 versos (dont 11 dans la partie endroit).
Feuillets arrachés et découpés	néant.
Feuillets collés	néant.
Inscriptions sur couverture	"Charme* du dehors* devenu dedans* le Balzac de M. de Guermantes Le rayon de soleil sur la fenêtre (autre et importante version) le jour gris de la Pcesse de G***; sur le verso de la couverture : étiquette ovale avec le nom du papetier Sanders-Dufour, Paris 103 Bd Haussmann (repérée sur microfilm; disparue à la restauration).

SOMMAIRE

ENDROIT

1. Après la lecture de l'article du *Figaro*, le héros va trouver sa mère pressée parce que c'est samedi; particularité du samedi (quatre fragments : 2 r°; 2 r° à 3 r° et 1 v°; 1 v°; 3 r°).

2. Le charme d'un rayon de soleil sur le balcon en hiver aux différents âges de la vie (notamment à l'époque de la petite fille des Champs-Élysées) et l'impression provoquée par le rayon

de soleil ce matin-là (trois fragments: 3 r° à 6 r°; 4 v°, 5 v°, 6 r°, 7 r° et 6 v°; 6 v° et 7 r° à 10 r°).

3. Le plaisir entaché de déception que produit la réalisation du désir, tel celui d'entrer dans la maison et dans l'intimité de la jeune fille aimée (11 r° à 13 r°, rectos et versos).

ENVERS

4. Les sommeils nocturnes d'autrefois entremêlés de rêves et troués d'insomnies et de souvenirs (une seule unité textuelle fortement travaillée: 71 v° à 61 v° et 67 r° à 62 r°, 61 v° à 58 v° et 61 r° à 59 r° et 58 v° à 57 v°).

5. Le rayon de soleil sur le balcon (56 v°).

6. Conversation avec Maman: Sainte-Beuve et Balzac. Les lecteurs de Balzac (M. de Guermantes, son frère «le Marquis», la Marquise de Villeparisis, Mme de Guermantes, «la jeune Marquise» de Cardailler*/Cardaillec) et leur jugement sur Balzac (cinq unités: 54 v° à 33 v° et 25 r° à 24 r°; 33 v° à 26 v°; 26 v° à 25 v°; 25 v° à 24 v°; 20 v° à 18 v°).

7 Le jugement de Françoise sur Juliot le brodeur, sur le «Comte», et sur le «Marquis» (23 v° à 21 v°).

INVENTAIRE DÉTAILLÉ

ENDROIT

1. Après la lecture de l'article dans le «Figaro», le héros va trouver sa mère pressée parce que c'est samedi. Particularité du samedi (2 r°; 2 r° à 3 r° et 1 v°; 1 v°; 3 r°).

a) «Mais avant de me recoucher je voulais aller embrasser Maman et savoir comment elle avait trouvé l'article. Je la trouvai assise dans son cabinet de toilette, ses grands cheveux noirs répandus sur son peignoir de baptiste. Notre vieille Françoise était en train de la coiffer» (2 r°).

Court fragment que j'ai reproduit ici intégralement. Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. VI. Après deux lignes de blanc commence le fragment suivant, qui semble débiter au milieu d'une réflexion de la mère à son fils.

b) «parce que c'est samedi et je n'ai pas trop de temps. Le samedi en effet comme mon père faisait un cours le déjeuner était une heure plus tôt. Ce petit changement d'heure donnait d'ailleurs pour nous tous au Samedi une figure particulière et assez sympathique [...] d'une perdrix aux choux qui avait pour elle cette raison de circonstance que mon père devait sortir après dîner ce qui la rendait moins indigeste» (2 r° à 3 r° et 1 v°).

Maman est pressée parce que c'est samedi, jour particulier pour deux raisons. D'une part on déjeune une heure plus tôt ce jour-là à cause d'un cours du père, ce qui modifie pour tous le rythme de la journée. D'autre part, c'est «au conseil» du samedi matin que Maman et Françoise mettent au point le menu du «dîner de famille» dominical. Dans la marge de 2 r° puis sur la moitié supérieure de 1 v° se développe une addition sur la particularité du samedi, devenu le «thème permanent inépuisable et chéri» des conversations familiales: presque un sujet épique. Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. VI.

c) *«Les plaisanteries sur le Samedi étaient au fond les seules qui nous amusassent vraiment, parce qu'elles étaient Comme les bretons ne goûtaient jamais tant un chant que s'il rappelait les aventures du roi Artus, les plaisanteries sur le samedi [...]. Et Françoise était amusée de penser qu'il y avait des gens qui ne savaient pas [ce] que c'était que le samedi mais que mon père* n'en* avait pas* l'idée*»* (1 v°).

Fragment (qui se développe sur la première moitié du folio 1 v° puis dans les marges) sur les plaisanteries suscitées dans le clan familial par cette particularité du samedi que les «étrangers» ignorent. Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. VI.

d) «Maman et Françoise étaient en train de discuter» (3 r°).

Début d'un fragment aussitôt abandonné, qui devait sans doute mettre en scène Maman et Françoise en train de discuter, le samedi matin, du menu à prévoir pour le dîner dominical.

2. Le charme d'un rayon de soleil sur le balcon en hiver aux différents âges de la vie, et l'impression provoquée par le rayon

de soleil ce matin-là (3 r° à 6 r°; 4 v°, 5 v°, 6 r°, 7 r° et 6 v°; 6 v° et 7 r° à 10 r°).

a) «*Il faut Si personnelles que nous tâchions de rendre nos p Nous avons beau essayer Si personnelles que nous tâchions de rendre nos paroles, nous nous conformons pourtant quand nous écrivons à certains usages anciens et collectifs [...] tandis que en regardant le ciel on consulte le coeur incertain, le sourire nuageux de l'après-midi*» (3 r° à 6 r°).

La simple description, si exacte soit, des ombres projetées par le balcon sur «la pierre ensoleillée» par le rayon ne peut que «bien peu rendre compte du plaisir» éprouvé à ce moment-là par le héros (réflexion du narrateur, semble-t-il, sur la nature exacte de l'impression du héros à la vue du rayon de soleil sur le balcon et sur la manière d'en rendre compte littérairement). Ce plaisir était associé à la certitude d'un «changement effectif» dans la journée, certitude liée à des expériences anciennes: celle du petit garçon auquel le rayon de soleil apportait, «dans le plus triste jour d'hiver», la possibilité d'aller retrouver aux Champs-Élysées sa petite amie - dont la maison lui a paru longtemps un lieu douloureux car inaccessible et où il a pu pénétrer un jour par le miracle d'une invitation; celles d'un âge moins lointain, où souvent un tel rayon de soleil inespéré est venu rendre tout à coup possible une promenade désirée mais compromise par le temps. Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. VI et Pléiade R.T.P. I, 396 à 398.

b) «*Maison que l'amour suffisait à nous rendre impressionnante [...] comme tout à l'heure nous consulterons son sourire nuageux.*» (4 v°, 5 v°, 6 r°, 7 r° et 6 v°).

Fragment (partiellement additionnel, partiellement de reprise) sur la maison de la jeune fille aimée. Inaccessible, décoré dans le goût de l'époque, avec des meubles gothiques, des vitraux, des tapisseries médiévales, totalement différent de celui où il vit lui-même, l'appartement de la petite amie était doué aux yeux du jeune héros d'un prestige extraordinaire. Puis le texte revient sur le thème du rayon de soleil inespéré qui, bien souvent depuis l'enfance, est venu apporter au héros la joie de sorties désirées. Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. VI et Pléiade R.T.P. I, 413, 416 à 417, *passim*.

c) «*Souvent Les* jours sans soleil qui sont comme nus, ont une crudité qui donne plus envie de goûter à la journée de mordre à même la nature [...] un grain* de cette essence*

nous est donné à respirer nous savons que c'est cela qui est beau. Le rayon de soleil fit éclater de rire Maman.» (6 v° et 7 r° à 10 r°).

Un rayon de soleil suffit à métamorphoser les jours les plus gris, où la pluie menace. Ainsi, en face, au milieu des arbres de l'avenue «dépouillés par l'automne», il transforme le mur, peint d'un rose trop vif et couvert d'affiches jaunes et bleues, en un «palais aussi enchanté» que ceux de Venise. Quand à l'impression suscitée par les reflets du balcon «pendant que Françoise coiffait Maman», ce n'est pas une description plane qui pourrait en rendre compte (réflexion du narrateur, semble-t-il, sur la nature exacte de l'impression ressentie par le héros à la vue du rayon de soleil sur le balcon pendant la matinée avec Maman, et sur la manière d'en rendre compte littérairement). En effet ce n'était pas seulement une impression visuelle actuelle, mais une impression multiple, composée d'«innombrables souvenirs indistincts» qui lui donnaient «une sorte de volume» ou plus exactement ce qu'il percevait alors c'était l'«essence commune» de cette impression et de «toutes ses semblables», fondement du beau. L'unité textuelle s'achève, après ce passage d'analyse, par un retour au pur récit de la matinée avec Maman: «Le rayon de soleil fit éclater de rire Maman». Voir *C.S.B.* (éd. de Fallois), ch. VI.

3. Le plaisir entaché de déception que produit la réalisation du désir, tel celui d'entrer dans la maison et dans l'intimité de la jeune fille aimée (11 r° à 13 r°, rectos et versos).

«C'est un grand plaisir le jour où cet inconnu désiré qui nous dépassait de tous côtés devient le connu, possédé, que c'est nous qui le dépassons [...] comme l'univers se résume en ce soleil sur un palais de Venise qui nous fait lire ce voyage.»

Certes le plaisir est très grand d'être enfin reçu dans la maison de la jeune fille aimée, admis parmi ses intimes et consulté à tout propos par ses parents. Mais la réalisation de ce désir a ôté à son objet une partie de son prix: «l'inassouvi est de l'essence du désir». Il faut néanmoins vivre «où le désir est délicieux»: dans les beaux bals, dans les rues; et aller au bout de ses désirs, sacrifier d'autres plaisirs pour un être «arbitrairement fixé désirable» en qui se résument les jolies femmes.

N.B.: au folio 12 v° figure une allusion à diverses jeunes filles ou femmes (apparemment déjà mentionnées ailleurs): «la

fille de la poste», «la Rochenoiraise*» (ou «Rochemuroise?»), «la narquoise*» (ou «la marquise?»), «la Cabourgeoise».

Voir *C.S.B.* (éd. de Fallois), ch. VI et *Pléiade R.T.P. I*, 503 à 506, *passim*. Les dix pages suivantes (de 13 v° à 18 r°) sont restées blanches. Le 18 v° est le dernier feuillet rempli de la partie du Cahier utilisée à l'envers.

ENVERS

4. Les sommeils nocturnes d'autrefois entremêlés de rêves et troués d'insomnies et de souvenirs (71 v° à 61 v° et 67r° à 62 r°, 61 v° à 58 v°, 61 r° à 59 r° et 58 v° à 57 v°).

«A l'époque dont je veux parler aujourd'hui j'étais déjà malade et ne pouvais plus dormir ni même être couché, que le jour. Mais le temps n'était pas encore très loin (et je pouvais espérer qu'il reviendrait) où j'entrais dans mon lit à dix heures du soir, et avec quelques courts réveils dormais jusqu'au lendemain matin....»

Puis nouvelle rédaction partielle de ce début dans la marge supérieure:

«Au temps de cette matinée dont je veux fixer je ne sais pourquoi le souvenir, j'étais déjà malade, je restais levé toute la nuit, me couchais le matin et dormais le jour. Mais alors était encore très près de moi un temps que j'espérais voir revenir et qui aujourd'hui me semble avoir été vécu par une autre personne où j'entrais dans mon lit à dix heures du soir [...] Tout d'un coup je voyais au-dessus de l'endroit que j'avais assigné à la commode la ligne du jour qui s'était levé.» (71 v° à 57 v°).

Voici les cinq segments que je distingue dans cet ensemble:

a. - L'endormissement. Alors que le héros a déjà inversé le rythme de son temps (il veille la nuit et reste couché le jour) à l'époque évoquée par le narrateur dans son récit («Au temps de cette matinée»), autrefois et jusqu'à un passé relativement récent il se couchait comme tout le monde à dix heures du soir et avait un sommeil normal entrecoupé de «courts réveils». Évocation de l'endormissement rapide, puis de brefs réveils un peu plus tard dans l'obscurité; et, par association, évocation de la hâte joyeuse du voyageur en route pour la gare, puis de l'angoisse du

malade en proie à une crise vers minuit dans un hôtel inconnu (71 v° à 70 v°). Voir *Pléiade, R.T.P. I*, 3 à 4.

b. - Les rêves que faisait ensuite le héros en se rendormant. Rêve d'une femme naissant d'une fausse position de la cuisse. Rêve du vieux curé qui, dans son enfance, lui tirait ses boucles: rêve si angoissant qu'il le réveillait et l'amenait à se protéger la tête bien que ses cheveux fussent courts et que le curé fût mort depuis longtemps (nouvelle rédaction et nouvelle insertion de ce passage en 65 r° où le curé est remplacé par le grand-père). Rêve ressuscitant des expériences de l'adolescence telle celle du plaisir solitaire dans le petit cabinet placé dans «les combles du château» et embaumé par un lilas aussi odorant que ceux qui l'accueillaient tous les jours quand il allait «jouer au parc situé hors la ville» après avoir passé «le petit pont de bois» avec son mystérieux pêcheur en chapeau de paille (70 v° à 65 v° et un fragment additionnel en 67 r°). Voir *Pléiade, R.T.P. I*, 4 à 5.

c. - Le flottement dans l'obscurité au sortir d'un sommeil profond et le secours de la mémoire du corps. S'il rêvait par moments, la plupart du temps le héros dormait «aussi obscurément» que les meubles de sa chambre et se réveillait brièvement pour retourner presque aussitôt à «l'insensibilité de la chambre» telle une pomme ou tel un pot de confitures (nouvelle rédaction en 65 r°). Mais quelquefois en se réveillant, il avait perdu totalement «le plan du lieu» où il se trouvait. Seule la mémoire de son corps le tirait alors du néant complet en ressuscitant, à partir de sa position, divers lieux où il avait dormi, parmi lesquels des lieux auxquels il n'aurait «jamais repensé sans lui» et que pourtant il n'aurait «jamais dû oublier»: telle, entre autres, sa chambre d'écolier dans la maison de ses grands-parents (64 v° à 61 v°, 65 r° et 64 r°). Voir *Pléiade, R.T.P. I*, 5 à 6.

d. - Reprise et développement de l'évocation des lieux et des chambres ressuscités par la mémoire organique: la chambre au grand lit fermé par des rideaux de reps bleu dans la maison de ses grands-parents, où il fallait aller s'ensevelir à l'heure du coucher et, le matin, se lever de bonne heure pour apprendre ses leçons «avant de partir en classe»; la «chambre en pyramide» de Dieppe qu'il avait eu tant de mal à accepter; un «fauteuil à dossier dans le jardin d'Auteuil», ou dans «le salon du cercle de jeu d'Evian»; la chambre «du château de XXX» qui avait appartenu à ses grands-parents et où il passait autrefois ses vacances: devenu depuis la propriété d'amis du héros, celui-ci y a séjourné à nouveau. L'évocation de la chambre chez ses amis entraîne l'évocation des promenades nocturnes faites durant ce séjour avec

l'actuelle châtelaine. Puis vient une conclusion provisoire sur le tourbillonnement des lieux et des chambres ressuscités et sur la fin de la nuit: le héros reste éveillé et songe à diverses choses jusqu'au lever du jour (63 r°; 62 r° et 61 v° à 58 v°). Voir Pléiade, R.T.P. I, 6 à 8 et 186 à 187 et R.T.P. III, 691.

e. - Reprise et développement de l'évocation du séjour dans le château des amis (appelé à présent «Réveillon» ou «X») et des promenades avec la châtelaine dans la campagne nocturne: promenades pendant lesquelles ils dépassaient «cet[te] église, ce château» que le héros n'avait jamais vus autrefois et dont les noms le faisaient rêver (61 r°, 60 r°, 59 r° et 58 v°). Voir Pléiade, R.T.P. I, 7 et R.T.P. III, 691.

Conclusion. Le héros passait ainsi le reste de ses nuits à se rappeler les diverses chambres de sa vie et à essayer de reconstituer le lieu actuel. Mais seul le jour, en se levant, rétablissait l'ordre réel de sa chambre (57 v°). Voir Pléiade, R.T.P. I, 8 à 9 et 186 à 187.

5. Le rayon de soleil sur le balcon (56 v°).

«A ce moment je vis sur l'appui de la fenêtre».

Début d'un recopiage sans doute. Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. VI. Le reste de la page est vierge, de même que les deux pages suivantes (56 r° et 55 v°). En 55 r° figurent juste ces mots raturés: «Je ne l'ai renco».

6. Conversation avec maman: Sainte-Beuve et Balzac. Les lecteurs de Balzac (54 v° à 33 v° et un fragment additionnel en 25 r° à 24 r°; 33 v° à 26 v°, 32 r°, 31 r° à 30 r° et 28 r°; 26 v° à 25 v°; 25 v° à 24 v°; 20 v° à 18 v°).

a) « Un des contemporains qu'il a méconnus est Balzac. Tu fronces le sourcil. Je sais que tu ne l'aimes pas [...] On est plus près de comprendre les grands hommes de l'Antiquité en les comprenant comme Balzac qu'en les comprenant comme Sainte-Beuve. Le dilettantisme n'a jamais rien créé. Horace même était certainement plus près de Balzac que de M. Daru ou de M. Molé. *Sainte-Beuve est choqué* » (54 v° à 33 v°).

Il s'agit du long morceau sur les faiblesses et sur les grandeurs de Balzac, et sur Sainte-Beuve, mauvais juge de Balzac. Sur les pages de gauche figurent nombre de notes et d'additions

sur Balzac. On trouve encore un autre fragment additionnel sur Sainte-Beuve et Balzac un peu plus loin, en 25 r° - 24 r°: il s'agit du texte publié par Clarac pp. 292 à 293 («Sainte-Beuve reproche à Balzac...»). Voir *C.S.B.* (éd. de Fallois), ch. XI, Pléiade, *C.S.B.*, 263 à 279 et 285 à 293, Pléiade, *R.T.P.* II, 1050 et III, 160 à 161, 720; *passim*.

Après une ligne d'intervalle, Proust enchaîne avec des fragments sur les Guermantes lecteurs de Balzac M. de Guermantes, «le Comte», son frère «le Marquis» leur tante la Marquise de Villeparisis, et Mme de Guermantes, «la Comtesse» (33 v° à 24 v°).

b) «Balzac naturellement comme les autres romanciers, et plus qu'eux, a eu un public de lecteurs qui ne cherchaient pas dans ses romans une oeuvre littéraire, mais un simple intérêt d'imagination et d'observation [...] que ce jour là chez les Guermantes avait été tout ce qu'il y a de plus intéressant.» (33 v° à 26 v° et fragments additionnels en 32 r°, 31 r° à 30 r° et 28 r°).

M. de Guermantes («Henri»), comme son frère «le Marquis» («Charles»), est un grand amateur de Balzac, dont il a toute l'oeuvre en éditions originales, dans sa bibliothèque où il aime se réfugier quand sa femme reçoit. Mais il a la fâcheuse tendance de confondre les romans balzaciens avec ceux d'autres romanciers mineurs, comme Alphonse Karr, Céleste de Chabrillan, Roger de Beauvoir et Alexandre Duval, qu'il possède aussi, dans des reliures identiques. De même qu'il a le privilège du «stéréoscope» que le comte ne montre que pour «honorer particulièrement un invité», le héros a le droit de monter dans cette bibliothèque lorsqu'il va rendre visite à Mme de Guermantes. A l'opposé du comte de Guermantes et du «Marquis», leur tante, la Marquise de Villeparisis, n'apprécie pas Balzac, estimant inexacts ses peintures d'une société qu'elle a bien connue et trouvant, en général, ses évocations trop pessimistes et sans intérêt. Balzac, qu'elle a rencontré, était selon elle un «homme très commun»; tout le contraire de Sainte-Beuve, «homme charmant, fin, de bonne compagnie». Quand on parle de Balzac, elle a tendance à «s'emballer», ce qui amuse beaucoup les invités du salon Guermantes. Voir *C.S.B.* (éd. de Fallois), ch. XII; Pléiade, *C.S.B.*, 279 à 284; Pléiade, *R.T.P.* I, 710 à 711, *passim*.

c) «Car Pour un écrivain quand il lit un livre, l'exactitude de l'observation sociale [...] «Oh! non c'est toujours faux, ou sombre, le dernier encore plus que tous les autres, je n'en veux plus.» (26 v° à 25 v°).

Ce court fragment s'enchaîne à ce qui précède après un intervalle d'une ligne. La différence entre le point de vue d'un lecteur écrivain et celui d'un lecteur «intelligent» sur un livre. Le lecteur «intelligent» a tendance à confondre l'oeuvre et l'homme. Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. XII et Pléiade, C.S.B., 284 à 285.

d) «Quant à la Comtesse quand le Comte disait Ah! Balzac! Balzac! [...] La personne de la famille sur qui Balzac eut le plus d'influence fut la* Marquis[e]*

L'Hôtel de Villeparisis et les meubles de la gouvernante du cte de Provence» (25 v° à 24 v°).

Paragraphe (détaché de ce qui précède par un intervalle d'une ligne et par une petite marque de séparation, semble-t-il) sur l'opinion de la comtesse concernant Balzac. D'une culture apparemment limitée, Mme de Guermantes n'apprécie pas Balzac, le trouvant «exagéré». D'une manière générale, elle n'aime pas les gens «qui exagèrent». La dernière phrase semble inachevée (on peut hésiter pour les deux derniers mots entre «le Marquis»et «la Marquis(e)»). Quant à la note qui suit, on en retrouve des éléments, quelque peu transformés («les meubles de la gouvernante du Cte de Provence») dans le fragment sur «la jeune Marquise» de Cardailler*/Cardaillec qui vient un peu plus loin (20 v° à 18 v°). Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. XII et Pléiade, C.S.B., 285.

e) «Le lecteur de Balzac sur qui son influence se fait le plus sentir fut la jeune Marquise de Cardailler* [...] pour lui trouver, comme à une chose étrangère inutile et morte, un charme esthétique.» (20 v° à 18 v°).

Dernier fragment du Cahier pris à l'envers. La «jeune Marquise de Cardailler*» (puis «Cardaillec») «née Forcheville», mais de «sang Swann», très cultivée, balzacienne et esthète, a aménagé le vieil hôtel Forcheville à Alençon (une des propriétés de son mari») en s'inspirant de l'hôtel de Mlle Cormon à Alençon et de celui de Mme de Bargeton (à Angoulême?). Le héros sait que cet esthétisme balzacien est «un effet du sang Swann», et non, comme le croient la plupart des gens, «un effet du sang Forcheville». Voir C.S.B. (éd. de Fallois), ch. XII et Pléiade, C.S.B., 293 à 294.

7. Le jugement de Françoise sur Juliot, le brodeur, sur «le Comte» et sur «le Marquis» (23 v° à 21 v°).

«Françoise appréciait beaucoup Juliot. Elle qui avait un frère ouvrier dont elle avait vu de près les camarades révolutionnaires, et qui avait été blessé dans une grève, elle admirait la douceur et la sagesse du brodeur [...] mais elle était très préoccupée de savoir si à la révolution c'était comme à la guerre, si on était forcé de marcher, et si on était forcé de la «déclarer» d'avance.»

Françoise aime bien Juliot, «le brodeur», qu'elle trouve «rangé» et «galant», beaucoup plus posé que les autres «hommes du peuple» souvent emportés par la colère, et «adroit comme une femme». Elle lui donnerait volontiers sa fille si elle en avait une. Par ailleurs elle n'aime pas «le Comte» trop coureur, mais: apprécie beaucoup «le Marquis», manifestant pour lui le plus grand respect en dépit d'une sombre histoire d'héritage qui court sur son compte. Elle est royaliste et a peur des révolutions, bien qu'elle ait un frère ouvrier. Voir *Pléiade*, *R.T.P.* II, 18 à 20, 22, 989 et *R.T.P.* III, 748 (?); *passim*.